

## Le pongiste

Nicole Richard

---

Volume 45, numéro 1 (259), février 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33038ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer cet article

Richard, N. (2003). Le pongiste. *Liberté*, 45(1), 60–66.

# Le pongiste

Nicole Richard

Je suis un dangereux pongiste capable de topographier en un clin d'œil la table, l'environnement et l'adversaire. Un génie clairvoyant qui enregistre chaque coup réel ou imaginé. Je peux jouer de dos, main gauche et main droite alternativement.

On me surnomme Docteur L. pour souligner l'effroi que procure ma présence dans cette salle où se joue quotidiennement le ratio de cigarettes permises quand ce n'est pas l'argent de poche mensuel des bénéficiaires. Sur un plan cartésien, si on se figure d'emblée ma position, je me situe en E4, le plan carcéral ne permettant pas une analyse plus rigoureuse.

Dès l'aube, telle une Walkyrie je me place face à la lumière, je délie l'étroitesse du tunnel. Il ne fait plus sombre au grand jour, j'anticipe ainsi le combat et reconnais dans l'exiguïté de mon cerveau la futilité du brave, la manœuvre exaspérante menant directement à la défaite. Je m'abandonne aisément à la joie et pleuvent sans erreur les pronostics.

Je parle comme ça des drôles d'oiseaux sur lesquels on ne peut jamais compter, auditoire folichon sans envergure ni scrupule. La performance et les réussites les démontent,

moulinés qu'ils sont dans leur ferraille. Je les vois à mes pieds, petit tas peu bavard prêt à toutes les bassesses.

Victor sourit. Il a des idées derrière la tête ; pas très astucieux il faut le dire. Le pauvre est une enflure. Il veut me donner le change, bien au-dessus de ses affaires le bougre, qu'il caille dans son coin. Des échardes pour eux-mêmes, aussi malhabiles les uns que les autres, groupe pathogène à me reluquer dans l'espoir de m'attendrir afin que je cède mon titre.

Il y a du chemin à parcourir. Le lieu informe, les têtes engoncées, pas le moindre relief pour ennoblir les combats sur ce territoire bouffé par la convoitise.

On s'estime heureux que vienne la nuit.

Les conjectures se valent toutes dans l'état actuel du délabrement. Bientôt l'heure des paris sonnera, actionnant la nervosité, les hommes se dévisageront, grappilleurs de paumes, ils se répandront au compte-gouttes sans qu'aucun n'ose se mouiller, lever le petit doigt pour s'identifier, que dis-je, se démarquer afin que je reconnaisse, autant que cela se puisse, l'adversaire parmi eux.

Sur la passerelle, c'est une image car je ne suis pas un piéton, tout au plus un passant détrousseur sans arrière-pensée, les patients ont des visages bons à rien.

On prend la peine de me provoquer, les regards exaucent mes plus viles appréhensions. L'œil du conquérant sonde l'étymologie du mot perdant. On rêve de me soudoyer. Du bout de ma lorgnette, à voir ainsi la misère se transformer en magouillage je pourrais sombrer, mais je trouve une certaine consolation à capter sur le vif la

bienveillance affectée : un tel oblige le troupeau à l'encercler et, en catimini, tandis que je regarde ailleurs, ils choisissent ensemble l'adversaire, toujours le même depuis la mort du Cleb, il y a de cela si longtemps.

Je suis un gagnant, me dis-je, un guerrier capable de faire rouler vos lamentables corps sur la table si je le veux, qui ne sont pas mieux que cette minuscule petite balle, recroquevillés ; éternels fœtus sur lesquels ma raquette se brise !

Je suis vaillant et saurai convaincre les derniers émules, la partie franche aura à nouveau lieu et personne ici présent n'échappera au rituel.

Mon adversaire cherche instamment à déchiffrer l'énigme entière que je suis, ses jugements l'aveuglent, la défaite imminente le rend suspect. Les scrupules qui l'habitaient désormais le hantent.

Je suis coincé dans sa gorge, il éructe le désobligeant, je le vois déglutir pour retrouver l'eau qui lui manque, la gorge sèche se souvient du goût indéniablement amer du tabac haché, et la fumée âcre par laquelle le chemin vers son existence lui est rendu.

Le cœur battant, il sait déjà par les procédés habituels que son antidote, son réconfort, comme il ne le dit pas mais comme je le note, cela même qui le propulse hors du temps, qui le ramène à des jours où il fut, tenant entre ses mains lâches toute l'insouciance, un mégot entre l'index et le majeur, il sait combien la perte fait douter à jamais de sa propre présence au monde.

La main tremblante et moite, mon adversaire me tend ses derniers pécules, les traits du visage défaits, il a une fois de plus fixé ses yeux sur les cinq cigarettes que je lui dérobe en toute impunité, somme entière que le vaincu doit consentir. Je suis bien aise de gagner ainsi.

Il est évident que le manque d'enthousiasme devant un gain si facile s'explique. La puissance est un joyau certes, mais les envieux, les gueux la perçoivent autrement. Elle s'installe auprès d'eux, pèlerins massés, incapables de formuler la moindre objection, intimidés. Voilà comment ils sont.

Cela fait partie du jeu. J'empoche toujours à l'avance. On pourrait aisément se passer de la partie ; tout au plus assume-t-elle le rôle de catharsis, une extravagance pour déficients nécessaires. J'y souscris par solidarité.

Les étapes à venir sont prévisibles comme le reste.

Lorsque je prends entre mes mains pataudes mon dû, les voilà à ployer comme des arbres, la respiration suspendue, des hommes plus vrais que nature, ils veulent croire en la bonté, ils se veulent entièrement consacrés à elle, la faiblesse leur donne une odeur de chanvre (j'ignore pourquoi), peut-être de feuilles mouillées. Si je prenais le temps de décrire la variété des effluves attachés à l'humus environnant, je mourrais avant de décrire l'incroyable pulsion vive qui s'empare d'eux, à se frapper la poitrine et s'arracher les cheveux, certains à genoux marmonnant des psaumes et des appels à la compassion.

On me voudrait magnanime, on attend de moi que je me penche pour caresser les têtes dépossédées du sens critique, on va jusqu'à espérer que je ploie à mon tour. La

sensation lorsqu'on respire la faiblesse à pleins poumons porte le dégoût à son comble. À noter, je ne ferai pas ce qu'on attend de moi. Pas le moindre amollissement de ma part. Ce serait pure folie que de rendre à l'impuissant l'objet de sa faillite. On le mettrait en selle, il se croirait à l'abri, passereau sifflant dans la salle d'attente et quoi encore.

Cela dit, on me lèche, on me surlèche jusqu'au sommet de la tête.

Mon adversaire paralysé sur place par le désir à peine voilé du magot ; l'épargner une seule fois, pense-t-il, une fois n'étant pas coutume, croit-il. Il oublie demain, la rareté des occasions heureuses et l'attente déçue chaque jour par l'illusion, ou pire, la fourberie d'un triomphe passé. Un peuple à lui seul agenouillé, il supplie que je lui rende sa terre, celle qui lui procure la raison même de vivre.

Il devra apprendre la leçon aussi sévère qu'elle soit.

La partie tire à sa fin. L'ardeur des partisans s'estompe. Je devrais me méfier, les dernières joutes l'ont démontré, l'intérêt des amateurs diminue ; ce ne sont pas les forces inégales, ni le seuil lamentable atteint par le joueur qui me fait face, non, ce sont les visions frénétiques, elles minent au fur et à mesure que le jour baisse.

Certains s'en vont lentement, ils ont oublié l'enjeu ou ne prêtent plus attention à la vie. Lô gratte le mur avec ses ongles et fait éternellement le tour de la pièce ; il fuit le temps durant des heures avant de figer sur place, un sablier qu'on ne renverse jamais. La main de l'adversaire, ouverte à épuiser l'âme du repentant ; me parviennent faibles les derniers murmures du chiot abattu.

Au fur et à mesure que le jour décline et accomplit ses ravages, une torpeur m'envahit, je deviens inopérant. J'oublie l'ascension, l'euphorie que procure la réussite. Au mieux, je me félicite en bâillant, car le gain ne m'exalte plus autant dès que point l'obscurité. Victoire est fille du jour et n'est que frémissement au crépuscule.

Les derniers quittent doucement la pièce en feignant l'indignation. On s'offusque en silence pour éviter les débordements, car on sait qu'ils seront sanctionnés et qu'on devra se dénoncer, mutuellement, devant médecins et spécialistes, qu'il faudra restituer les mots dans l'ordre, toutes ces choses dites quand l'agitation est à son comble.

L'heure est terriblement familière.

Docteur L. dispose de son gain comme il l'entend. On n'échappe pas au rituel. Il faut procéder de la même manière. Brown a nettoyé le cendrier sur pied pour faciliter mon travail. Sans le moindre engouement, je joue sur un ton exagérément pleurnicheur la réplique de l'adversaire : « Docteur L., je vous en prie » et blablabla « ne faites pas ça, ce n'est pas bien ».

J'approche du cendrier et vois dans l'embrasure le visage cramoisi du perdant, j'ai la conscience chaude, ça bouillonne là-dedans, des élaborations à couper le souffle. Au-dessus du cendrier, je suis le Titan démembré ; chaque cigarette entre mes doigts, à chaque respiration, je me réjouis davantage de ne pas fumer, on fait un séjour splendide dans une tête allumée, puis je les écrabouille une à une, chaque cigarette réduite en bouillie.

La manière dure est inaugurale : elle vise le centre névralgique de l'être, anéantit tout espoir en frappant le mort sur son lit.

Mes doigts sentent la fin du monde. Après le carnage, je m'effondre sur ma tige, fleur sans pétales, retourne à ton vase, me dis-je. Je franchis la porte en sens inverse, demain sera un jour de plus. Au fond du couloir l'adversaire pousse un cri que personne n'entend. Les pièces s'assombrissent.

Pour l'instant, c'est la nuit qui réclame son dû.